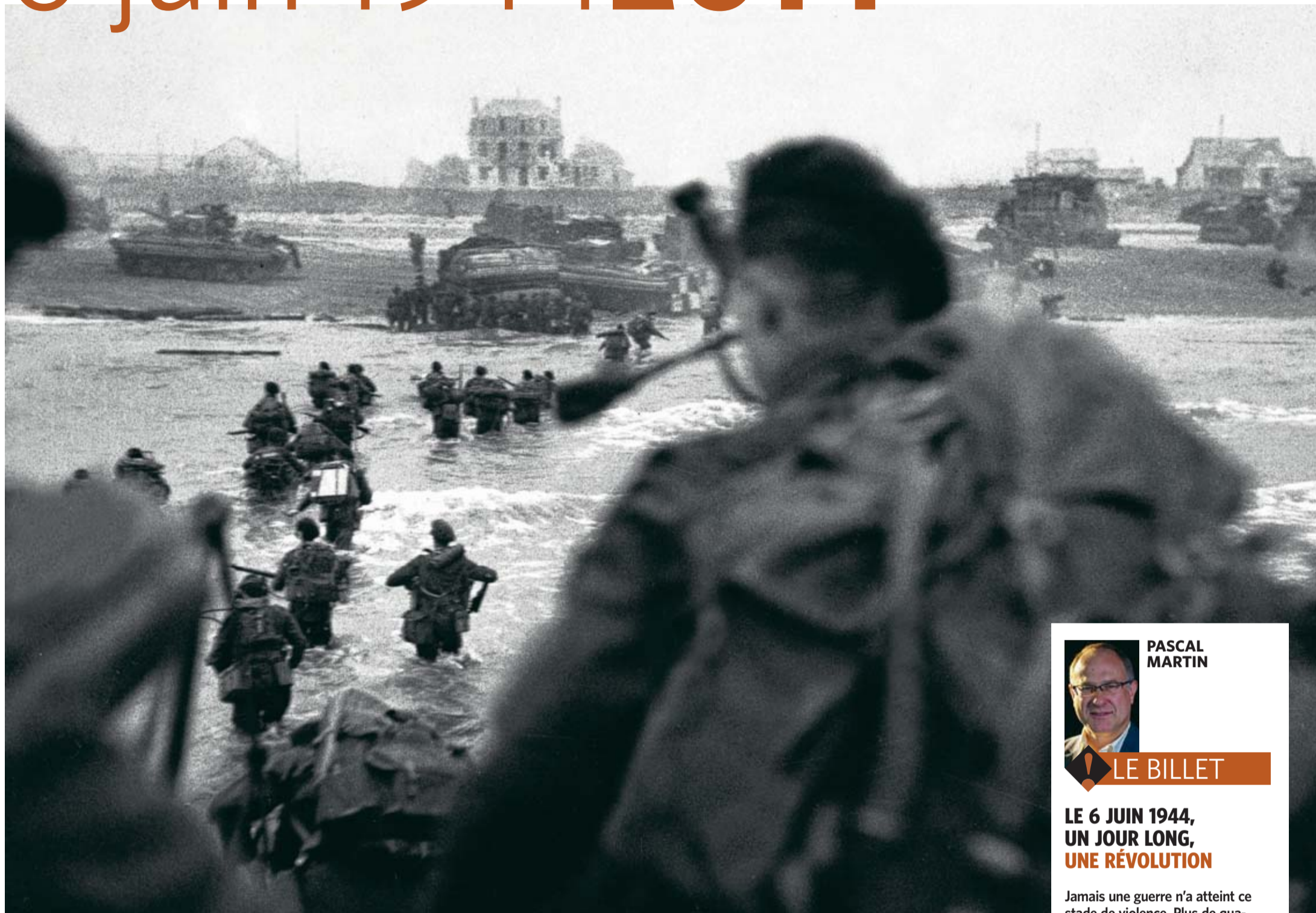


Il y a 70 ans jour pour jour, les forces alliées prenaient pied sur les côtes de Normandie, précipitant le début de la fin du III<sup>e</sup> Reich d'Adolf Hitler.



# 6 juin 19442014



© REPORTERS.

## « J'ai vu la bouche d'un homme flotter sur l'eau »

Un silence sinistre s'est installé. Il n'y a pas eu de « bonne chance », pas la moindre parole échangée, pas de prières. Tous les yeux ont scruté à travers le brouillard pour apercevoir la plage approchant quelque part devant nous. Une vague de barges quittait le bateau et se dirigeait vers Omaha toutes les sept minutes. J'étais dans la troisième vague. Notre barreur nous a garanti qu'il nous déposerait au bon point de débarquement. Bon Dieu, comment pouvait-il garantir quoi que ce soit ? C'était un gosse du Kansas de 22 ans qui n'avait jamais vu la Normandie de toute sa vie. Il pilotait ce foutu bateau avec en tête la même carte que nous avions tous mémorisée à coups de bourrage de crâne. Le silence a soudain été interrompu par une explosion à dix mètres à tribord.

« C'était quoi, ça ? », hurla un lieutenant.

« Une mine, dit le barreur. La marine n'a pas pu toutes les faire sauter. » Nous étions sous le choc. Des mines si loin de la plage ? Nous pensions que nous étions encore à trois kilomètres. Nous étions peut-être déjà arrivés. Une seconde explosion a provoqué un champignon d'eau à bâbord.

« C'est pas une putain de mine ! », dit

notre sergent. *Ils nous bombardent depuis la plage ! »*

Nous avions imaginé que la première ou la seconde vague d'attaque seraient les plus dangereuses. Nous avions même plaisanté à ce sujet. Mais nous étions les dindons de la farce. Les deux premières vagues avaient atteint la plage en bénéficiant au moins d'un élément de surprise. Le temps qu'on arrive, les Allemands étaient au courant de l'invasion et avaient eu le temps d'ajuster leur artillerie.

Nous avons commencé à voir des corps ensanglantés flotter dans l'eau autour de nous. C'étaient des gars des deux premières vagues d'assaut. Quelques-uns étaient toujours vivants, à la dérive, ballottés par les flots, suppliant qu'on les aide à notre passage. Le barreur avait reçu l'ordre formel de ne s'arrêter pour rien ni pour personne. Nous devions serrer les dents et regarder ailleurs, en essayant de ne pas entendre les hurlements des hommes dans l'eau qui nous suppliaient de les ramasser. C'était horrible. Pire que *L'Enfer* de Dante. (...)

La rampe de la barge de débarquement est descendue. Nous avons sauté dans la mer gelée et agitée. Nous devions fournir des efforts surhumains

pour maintenir nos têtes au-dessus de la surface de l'eau. Les balles des mitrailleuses nazies sifflaient de toutes parts. Bon nombre de troufions ont été blessés ou tués avant d'atteindre la plage. Les « asperges de Rommel », ces obstacles en fonte auxquels des mines étaient attachées, explosaient dans tous les sens. J'ai avalé des litres d'eau salée mélangée à du sang américain.

Nous nous sommes battus comme des fous pour ne pas nous noyer, tout en traversant ces pièges de métal mortels et en contournant les cadavres qui flottaient. Les tirs de mortiers ont commencé à tomber comme de la grêle. Près de deux cents mètres nous séparaient de la barge de débarquement d'Omaha Beach. La plus longue distance que j'aie jamais parcourue.

Notre plan bien ficelé qui consistait à quitter Omaha Beach en vingt-cinq minutes est directement parti à la poubelle. Nous avons été pris au piège dans ce cauchemar de mines, de mitraillettes et de tirs de mortiers pendant plus de trois foutues heures. Je me souviens que c'était comme une

### Samuel Fuller



L'écrivain et cinéaste Samuel Fuller (1912-1997) était caporal dans la Première division d'infanterie américaine. Il a participé aux débarquements en Afrique du Nord, en Italie et en Normandie.

avalanche qui vous attrape et vous balaie avec une telle violence qu'on est trop sonné pour évaluer sa magnitude pendant qu'on la vit, c'était un moment qui n'en finissait pas. Vague après vague, nos soldats atteignaient la plage. Rien ne pouvait arrêter l'invasion massive. Les tirs de mitrailleuses crépitaient au-dessus de nos têtes. Les troufions s'écrasaient dans les vagues, l'océan devenait rouge. Les cris humains étaient couverts par les rugissements des obus qui tombaient du ciel embrumé. Les mines explosaient sous nos pieds. Il y avait des corps calcinés partout. Alors que des milliers de troufions débarquaient, des centaines et des centaines mouraient dans l'eau ou sur le sable. Des têtes, des bras, des doigts, des testicules et des jambes étaient éparpillés partout alors que nous courions sur la plage, essayant d'éviter les cadavres. J'ai vu la bouche d'un homme – juste une bouche, nom de Dieu ! – flotter sur l'eau. ■

Extrait des mémoires de Samuel Fuller, *Un troisième visage*, Éditions Allia, 2011, pp. 201-202.

### Sur lesoir.be

Suivez en direct sur notre site internet les différentes cérémonies de commémoration du Débarquement. Retrouvez également nos galeries photo avec de nombreux documents d'archives.



PASCAL MARTIN

### LE BILLET

#### LE 6 JUIN 1944, UN JOUR LONG, UNE RÉVOLUTION

Jamais une guerre n'a atteint ce stade de violence. Plus de quarante millions de morts en cinq ans. Une rage d'extermination indicible. Un déferlement de feu et de génie destructeur.

Comme en une tragédie grecque, tous les ressorts du grand cataclysme furent réunis le 6 juin 1944 sur les plages de Normandie. La formidable armada qui vint pilonner les côtes françaises n'était pas seulement au service des libérateurs : elle emmenait dans son sillage un siècle de développement technologique et de frénésie industrielle auquel la guerre apportait une justification indiscutable. La vie des jeunes hommes que vomissaient les péniches sous les balles des mitrailleuses avait surtout une valeur statistique. Et la terre, la terre de France et d'Europe valait bien qu'on lui sacrifiât toutes ces existences puisqu'elle était sacrée. Des sillons abreuvés de sang entonnés par la Marseillaise aux plages rougies de Normandie, un siècle et demi s'était écoulé. En réalité, les esprits avaient peu changé.

Depuis, le monde est devenu un village, les drones remplacent les soldats et en fait d'agressivité, les guerres que se livrent les Occidentaux sont le plus souvent économiques. Cette révolution, c'est en grande partie à la prise de conscience qu'a générée le Débarquement (et avec lui les camps d'extermination, le péril nucléaire, la Guerre froide, etc) que nous la devons.

Voilà pourquoi, septante ans après, le moment n'est pas anodin. Il est au contraire fondateur. Mais comment faire passer ce message alors que les générations défilent et que le temps présent réclame toutes les énergies ? Les pages qui suivent aident le passé à rester vivant. Aussi vivant que la paix.

#### AU SOMMAIRE

PP. 34 & 35 Les témoins : Huston Riley, le soldat de la photo de Capa, et deux rescapés racontent.  
PP. 36 & 37 Les faits : le 6 juin

1944, le jour le plus long de la guerre en une grande infographie.  
PP. 38 & 39 Les questions : pour quelle cause sommes-nous encore

prêts à donner nos vies ?  
P. 40. Les lieux : reportage en Normandie à la veille des commémorations du 6 juin.